

PA 1275
CS
1832

PARIS,
ou
LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.
TOME HUITIÈME



Biblioteca Central Mexico
UANL
FONDO
A. B. PUBLICA DEL ESTADO

A PARIS
GREN LADVOCAT, L.
DR. & C. LE DUC D'ORLÈANS
RUE DE L'ÉCOLE-MÉDICALE, N. 10
M DCCC XXXII

PARIS,
ou
LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.



L'ÉCRIVAIN PUBLIC.



Il faut bien le reconnaître, chaque jour notre vieux Paris s'en va, son originalité s'efface, son caractère disparaît. Bientôt il ne restera plus rien de cette cité si pittoresquement construite, plus rien de ses mœurs si originalement tranchées. Voyez : ses rues s'alignent, ses boulevarts s'aplanissent, ses faubourgs s'éclairent. Voyez : ses habitants, pairs et commis, notaires et confiseurs, portent le même frac, et parlent la même lan-

gue. Hommes et maisons, tout se nivelle. Autrefois, avec des nobles féodaux, des seigneurs suzerains, des manants et des serfs, nous avions de hauts châteaux, de grands palais, des masures et des cloaques. Aujourd'hui les tours et les privilèges gisent à côté les uns des autres et les rues s'élargissent au profit du peuple qui s'élève, et aux dépens des vastes hôtels qui n'ont plus d'habitants à leur taille.

L'histoire d'une nation pourrait donc s'apprendre dans celle de ses habitations? Pourquoi non. Je sais un peintre qui prétend qu'elle est tout écrite dans la collection de nos costumes; et, sans aller bien loin, je pourrais vous enseigner un coiffeur qui démontre parfaitement que politique, morale et philosophie, tout se trouve dans la forme de la perruque et dans le progrès de la coupe des cheveux. Était-ce parce que l'on portait des perruques à la Louis XIV que les campagnes de Turenne furent si patientes, si compassées, si frisées; ou bien est-ce parce que l'on faisait la guerre avec des quartiers d'hiver, des salutations et des préséances, qu'on portait de si pompeuses perruques? Qu'importe! Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'une de ces choses est le reflet de l'autre; et je ne suis pas éloigné de croire que la tactique de Turenne ne soit le reflet de sa perruque.

Croyez-vous aussi que la pensée de Racine n'ait pas été quelquefois gênée par ce lourd attirail de faux cheveux; que, bien malgré lui, il n'ait pas fait quelquefois la même toilette à sa tête et à son style; et ne serons-nous pas forcés de reconnaître un jour que la sublime audace de Bossuet ne lui vient que de ce que son état lui défendait de porter perruque? Si cette vérité ne brille pas aussi prouvée aux yeux de tout le monde qu'à ceux de mon artiste, poursuivez la corrélation, et vous verrez que la poudre de Dorat a blanchi quelquefois la griffe noire et crochue de Voltaire, qu'elle a sali un peu le collet du président Montesquieu, et que, si Diderot a gardé sa couleur à lui, parmi tant de têtes poudrées, c'est qu'on sait bien que, lorsqu'il était en verve, il jetait sa perruque par-dessus les moulins pour laisser fumer à l'aise son crâne brûlant et bouillonner son génie.

Disons-le donc hardiment, habits et poésie, mœurs et maisons, constitutions et perruques, tout s'harmonise dans ce monde. Le code civil a tué les substitutions et les fortunes héréditaires. Les fortunes héréditaires perdues, les palais sont devenus inutiles; les palais étant inutiles, l'imagination de l'architecte et les vastes conceptions du peintre se sont rapetissées au plan de nos mesquines demeures; tout a suivi le mouvement

descendant, et nous en sommes venus au plâtre pour les maisons, au portrait pour la peinture, et pour les belles-lettres au vaudeville.

Cependant, que ceci ne soit pas considéré comme une accusation contre notre marche sociale. Si nous sommes arrivés à ce point que les grands monuments du passé s'effacent sans que rien encore les remplace suffisamment, c'est qu'on nous retient à grand'peine dans un temps de transition, où les castes privilégiées ne sont plus rien, sans qu'on permette que le peuple soit quelque chose. Et c'est une triviale vérité de tous les siècles, que rien de grand ne peut être engendré par ce qui est petit; et c'est une vérité non moins triviale de nos jours, que le petit est le type de notre époque. Pouvoir et liberté, peuple et gouvernement, ne sont ni hauts ni forts aujourd'hui. Mais laissez croître le peuple, et grandir la liberté, et, sous d'autres formes, sous d'autres aspects, le grand, le beau, le sublime reprendront leur empire et enfanteront des merveilles. Vienne une puissance, les arts se mettront à son niveau.

Pour nous, trop jeunes pour ce passé démoli, trop vieux, peut-être, pour cet avenir à construire, saisissons promptement les restes debout de nos vieux monuments pour en léguer au moins l'image à nos successeurs. Quelques-uns

de nous, peintres par le crayon, parcourent la France gothique et la dessinent avant qu'elle tombe tout-à-fait; d'autres, à la parole colorée, rétablissent les somptuosités délabrées du grand siècle, et une recrudescence de l'école maniérée du dix-huitième siècle se fait vivement sentir dans nos arts de luxe et de domesticité, comme pour reconstruire quelques types de cette société frivole si rudement brisée par le contact immédiat de notre première révolution.

Ainsi, dans ce vaste Paris où la rue de Seine s'est glissée dans les jardins de l'hôtel de Nesle, où le canal de l'Ourcq s'est logé dans les fossés de la Bastille, où les arcades de la rue Castiglione se sont établies dans les cloîtres des Feuillants, et où la rue Louis-Philippe menace Saint-Germain-l'Auxerrois, il reste encore quelques robustes monuments qui ont résisté, hommes et pierres, au torrent révolutionnaire. Le Palais de Justice est à coup sûr le plus enraciné de ces monuments; sous son vaste toit, la toge, la robe, la morgue, l'astuce et le bonnet sont virginale-ment restés au barreau et à la magistrature; et sur ses flancs, attaché comme une huître à son rocher, a vécu dans sa misère originelle, et dans son échoppe vitrée, l'Écrivain public, notre héros.

Or, pour que je vous explique comment je

découvris ce précieux débris d'un siècle effacé, il faut me permettre de retourner de quelques années en arrière du moment où j'écris. A cette époque, je voyais assidûment, je voyais tous les jours, et quelquefois plus souvent, une personne à laquelle je portais un très-vif intérêt. Soit curiosité personnelle, soit desir de répondre péremptoirement et juridiquement aux épigrammes de quelques amis, soit enfin, envie de m'assurer de la véracité de ladite personne, je me résolus à me procurer son acte de naissance. Pour ce faire, je me rendis dans la cour de la Sainte-Chapelle, et là, sous l'arcade qui la sépare de la cour grillée du Palais de Justice, je trouvai un bureau où sont rangés par ordre les registres gardiens du secret de toutes les femmes. C'est une espèce d'ancre grillé à fenêtres basses et coupées verticalement de barreaux de fer; le jour y est pauvre et honteux; on dirait un mont-de-piété. J'entre, j'expose ma demande, je donne les noms, prénoms et titres de la personne, et je désigne une période de quinze ans pour faire la recherche en question. Il n'y avait pas moins de différence entre la date supposée par mes bons amis et celle avouée par la personne. Le commis chargé de cette vérification me regarda comme ferait un apothicaire à qui vous demanderiez du poivre, ou bien comme fit le coiffeur dont je

vous ai parlé un jour que je le priai de me faire la barbe. Le commis, donc, me fit répéter ma proposition, me rit au nez, et me tourna le dos sans répondre. Il y avait tant de mépris dans cette façon d'agir que je n'osai me fâcher, car il me sembla que j'avais dû commettre ou dire une de ces balourdises qui font prendre un homme pour un niais ou pour un fou. Je ne savais comment recommencer ma proposition, lorsque celui qui paraissait le chef de ce bouge s'approcha de moi, s'informa de ce que je voulais, et m'écouta avec ce sourire d'indulgence qu'un garçon épicier accorde à un provincial qui s'informe, au coin de la rue Saint-Antoine, où est situé le Palais-Royal.

— « Si tous ceux qui viennent ici, me dit-il avec une douce gravité, et en essuyant lentement ses lunettes, n'avaient pas de meilleurs renseignements que vous, il nous faudrait une journée pour chaque extrait. Nous ne pouvons faire cette recherche, mais vous êtes libre de la faire vous-même. »

Comme je répondis que je me croyais très-peu habile à parcourir des registres, il ajouta amicalement : — « Eh bien, vous pouvez vous épargner cet ennui pour quelque argent.. »

— « Je suis tout prêt, » m'écriai-je rapidement en tirant ma bourse, et en croyant que c'était

un moyen de réparer ma première maladresse.

Mais je fus encore bien plus interdit que je ne l'avais été, lorsque ce monsieur, ce chef, ce premier commis enfin, m'arrêtant soudainement et me montrant la porte du doigt, me dit avec fermeté :

— « Sortez, monsieur. »

Je demeurai anéanti.

— « Oui, reprit-il avec une bonté paternelle, sortez, prenez à droite, et, à deux pas d'ici, vous trouverez deux ou trois bureaux d'écrivains publics, et l'un de ces messieurs se chargera de votre affaire. Ils ont cette habitude et nous leur confions nos registres qu'ils explorent ici et sous mes regards. »

Aussitôt le chef me salua d'un geste de la main en me montrant de nouveau la porte, et en me disant :

— « A droite, monsieur, à droite. »

J'obéis à l'injonction et je sortis. A droite, en effet, je vis accrochés aux murs du Palais deux ou trois auvents fermés par un vitrage. Celui dans lequel j'entrai avait une longueur de six pieds au plus sur quatre de large. Une table, ou plutôt une planche, régnait le long du vitrage et supportait deux vastes écritoirs. Un rideau, d'un calicot granité d'encre, voilait aux passants les mystères de cet asile. Au fond, sur un fau-

teuil garni d'un cuir jadis vert et entier, était assis un homme, les deux pieds appuyés sur une chaufferette, dont la cendre, humectée des larmes d'un hareng cuit à propos, répandait une odeur insupportable. Le maître de la maison, en me voyant entrer, s'empressa de me pousser une chaise de paille, sœur jumelle du fauteuil, et me demanda le sujet de ma visite.

On ne peut s'imaginer un homme plus poli ; il me comprit tout de suite et ne me rit point à la figure. Il écrivit sous ma dictée les indications qui devaient le guider dans sa recherche, et je profitai de ce moment pour l'observer.

C'était, il faut le dire, un écrivain public primitif ; non pas l'écrivain public de nos boulevards, dont le magasin rivalise d'annonces avec la portecochère de la maison Ladvocat, cet écrivain public du mouvement qui s' imagine être à la hauteur de son siècle parce qu'il a imprimé sur sa porte : *Ici l'on écrit soi-même* : admirable attestation de la façon dont on s'occupe aujourd'hui de son emploi ; révélation profonde qui doit faire réfléchir le philosophe sur la manière dont les ministres gouvernement, dont les notaires et les agents de change remplissent leurs charges, et nos députés leurs mandats, dans un siècle où l'on entre chez un écrivain public pour écrire soi-même.

Ce n'était pas non plus un de ces calligraphes

du Palais-Royal, peintres à la plume, qui dessinent un tableau lubrique avec l'histoire de Napoléon écrite en texte microscopique; qui enferment une tirade de Bossuet dans une queue d'oiseau, une satire de Boileau dans un cœur enflammé percé d'une flèche, et qui réduiraient une protestation d'indépendance, si longue qu'elle fût, à entrer dans l'image d'une pièce de cent sols, pile ou face.

C'était encore moins un de ces prétentieux écrivains rédacteurs, qui font des traductions, et qui mettent hautement sur leurs vitres, *English spoken hire*, avec un *i*, preuve qu'ils parlent l'anglais.

C'était, oui vraiment, c'était un naïf écrivain public, copiste lisible, sachant l'orthographe du français seulement; passablement instruit de la largeur de marge qu'exige un placet ou une pétition, très savant sur la manière de placer le *monseigneur* en vedette, ni trop haut ni trop bas, ni trop à droite ni trop à gauche; et qui, une fois averti de votre état et de celui de la personne à laquelle vous écrivez, vous tire d'embarras sur le protocole à employer; connaissant dans toutes leurs délicatesses les diverses manières d'exploiter le respect, la considération, le dévouement, la reconnaissance, et tous les sentiments dont on fait usage à mi-ligne et au bas

d'une lettre: innocents mensonges d'où vient ce dicton qu'il n'y a que les sots qui prennent tout ce qu'on leur dit au pied de la lettre.

Mais ce ne fut que long-temps après que je découvris ces précieuses qualités dans mon héros. Ce que je remarquai d'abord fut sa personne physique. M. Fabry portait soixante ans. Son visage avait quelque chose de grave et de comique. Il avait le menton rentré, la bouche mince et railleuse; son nez pointu fuyait en arrière; après son nez fuyait son front; et après son front, ses cheveux ramassés dans une queue médiocre en force et en longueur; ses yeux relevés à leur extrémité descendaient hardiment vers son nez, et ses oreilles, d'une petitesse et d'une grâce remarquable, saillaient en rouge sur ses joues pâles et sa chevelure blanche.

Il avait des bas de laine noirs, et des souliers à boucles. Que ces boucles, avant d'arriver à ses souliers, eussent sanglé un mulet ou un ignorantin, peu importe; le fait est qu'il avait des souliers à boucles. Sa culotte avait été pantalon; mais une main amie, la sienne sans doute, avait adroitement coupé le vêtement moderne à la hauteur de la jarretière, elle l'avait discrètement ouvert de chaque côté extérieur du genou, et là, une innocente supercherie avait attaché deux rubans de fil teints à coup sûr dans l'encre de